Document généré le 21 juin 2025 20:20

Anthropologie et Sociétés

Bruno RAMIREZ et Michael DEL BALSO : The Italians of Montreal. From Sojourning to Settlement, 1900 - 1921. Éditions du Courant, Montréal, 1980, 54 pages, ill. (Pour une pratique renouvelée de l'anthropologie au Québec)

Pierre Anctil

Volume 5, numéro 3, 1981

La dérision des pouvoirs

URI : https://id.erudit.org/iderudit/006054ar
DOI : https://doi.org/10.7202/006054ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)
1703-7921 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Anctil, P. (1981). Compte rendu de [Bruno RAMIREZ et Michael DEL BALSO : The Italians of Montreal. From Sojourning to Settlement, 1900 - 1921. Éditions du Courant, Montréal, 1980, 54 pages, ill. (Pour une pratique renouvelée de l'anthropologie au Québec)]. *Anthropologie et Sociétés*, *5*(3), 160–164. https://doi.org/10.7202/006054ar

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Bruno RAMIREZ et Michael DEL BALSO : *The Italians of Montreal. From Sojourning to Settlement, 1900-1921*. Éditions du Courant, Montréal, 1980, 54 pages, ill.

POUR UNE PRATIQUE RENOUVELÉE DE L'ANTHROPOLOGIE AU QUÉBEC

Par leurs recherches sur la communauté émigrante italienne de Montréal, les historiens Ramirez et Del Balso viennent d'ouvrir un champ d'études radicalement inédit au Québec et que l'anthropologie est appelé à traverser tôt ou tard. Ils viennent de publier à Montréal le résultat de leurs recherches préliminaires sous la forme d'une plaquette (publiée en français à l'automne 81, chez le même éditeur, dans une version augmentée). « This is the first study that attempts to reconstruct the early social history of Italian immigrants in Montreal », déclarent-ils laconiquement en introduction, pleinement conscients que le sujet n'a été qu'effleuré jusqu'à maintenant. Qu'y a-t-il de si urgent pour fonder immédiatement l'appartenance de l'anthropologie à ce secteur de notre XXe siècle québécois, et pour la lancer à la poursuite d'un petit groupe d'Européens (et plus tard d'Asiatiques) installés à Montréal à la faveur du développement urbain et industriel de la ville ?

Le vent a tourné, nous soulignent Ramirez et Del Balso quand l'économie nord-américaine a eu un besoin urgent de main-d'œuvre non-spécialisée, saisonnière et surtout peu coûteuse. Une bonne partie de ce *cheap labor*, pour toutes sortes de raisons socio-économiques, ne pouvait être que prélevé à l'extérieur du continent dans des régions marginales et dépendantes de transferts de paiement, comme l'Italie rurale par exemple. Dès 1880 et plus particulièrement autour de 1900, les exilés italiens commencèrent à donner un visage nouveau à Montréal, de concert avec d'autres contingents de nationalité différente tels que Chinois, Slaves, Grecs, Juifs, etc... En cela, le Québec montréalais suivait de près la tendance dominante du modèle d'expansion économique nord-américain : création d'un marché intérieur par l'importation de populations étrangères et leur mise à contribution directe à la constitution d'une industrie lourde et à la construction d'infrastructures urbaines. Jusqu'ici nous sommes en terrain connu, du moins pour ce qui est de l'historiographie américaine récente, incarnée par l'école du *labor history* et des *ethnic studies*.

L'originalité de Ramirez et de Del Balso et par là l'attrait de leur démarche pour l'anthropologie québécoise, réside en ce qu'ils ont tenté de décortiquer et de décomposer le mouvement d'arrivée, d'adaptation et d'installation définitive des émigrants italiens à Montréal. En tout, ce processus d'enracinement fut l'affaire d'une génération, de deux tout au plus, soit la période entre le début du siècle et le milieu des années vingt. Aux yeux de la plupart des sciences humaines, voilà un « instantané » qui ne se laisse pas facilement entrevoir : à peine a-t-on le temps de braquer son appareillage conceptuel que le phénomène a déjà eu lieu, comme ces floraisons mystérieuses qui ne durent que l'espace d'une nuit. En fait, l'implantation massive des groupes émigrants dans une société industrielle avancée ressemble, à l'inverse, aux procédés d'acculturation qui ont suivi chez les Amérindiens le contact avec les Blancs. En l'espace de quelques années, la coupure est brutale et irréversible et presqu'aussitôt la communauté émigrante devient le reflet des nouvelles conditions socio-économiques qui lui sont faites depuis l'extérieur d'elle-même.

Or si les tribus et ensembles amérindiens formaient à l'ouverture de la période « historique » des sociétés intégrales, il n'en est pas de même des masses émigrantes italiennes. Au moment de leur débarquement en terre d'Amérique et malgré leurs origines régionales communes, elles n'étaient composées que d'un agrégat d'individus souvent isolés et

projetés hors de leur contexte social. C'est dans un approfondissement de notre connaissance du processus de l'établissement du quartier italien de Montréal, *Little Italy*, qu'excellent Ramirez et Del Balso. Selon les auteurs, l'émigration de masse comme phénomène social passerait par trois phases bien distinctes de développement; soit la migration elle-même ou le travail de paupérisation et de dépossession qui détache les paysans de leur terre natale, puis une période intermédiaire d'oscillation faite de séjours plus ou moins longs à l'étranger et de retours épisodiques, enfin vient une période qui fixe définitivement les exilés en un lieu précis pour les attacher à un système de reproduction économique donné.

Si les causes externes et péninsulaires du départ des Italiens vers Montréal et ailleurs sont bien répertoriées, leur passage progressif ici même d'une « colonie » de notables dispersés et d'ouvriers isolés à une communauté territorialement définie dans la ville l'est beaucoup moins. Au moment de ce glissement historique, nul ne s'est vraiment soucié de la distinction à faire entre le *sojourner* et le *settler* (pour employer la terminologie de Ramirez et Del Balso), sans doute parce qu'aux yeux des observateurs extérieurs, le mouvement de va-et-vient des membres de la communauté étaient difficilement perceptibles quand le poids et l'allure de la « Petite Italie » du Mile End ne changeait pas d'année en année. Cette phase intermédiaire de l'émigration italienne, dominée par les résidents temporaires, nous a laissé le portrait d'un groupe composé pour plus de la moitié d'hommes célibataires ou séparés de leur famille, soit près de 2,000 âmes sur les 4,000 que comptait la communauté italienne de Montréal en 1905.

À cette époque, une bonne partie de la force de travail italienne au Québec, et ce malgré la distance et l'inconfort des traversées transatlantiques, se définissait avant tout comme saisonnière et temporaire. Les hommes et les femmes venaient du Molise, de Calabre, des Abruzzes et du sud de l'Italie avec l'idée de repartir aussitôt après avoir accumulé quelques mois de salaire; soit parce que c'était là le but qu'ils s'étaient fixés, soit parce que le marché du travail canadien ne pouvait leur offrir plus. Ce type de rapports économiques donna naissance à un ensemble d'institutions et de rôles intermédiaires qui médiatisaient et assouplissaient l'arrivée subite à Montréal de plusieurs centaines d'individus arrachés à leur milieu d'origine. L'émergence des *padroni*, des *banchieri*[1], de la coutume du *boarding*[2], l'arrivée des prêtres-missionnaires, des commerçants spécialisés dans l'importation de denrées italiennes : voilà autant de modalités d'adaptation propres à nourrir, héberger, diriger vers les chantiers de construction saisonnière et enfin ramener au pays une masse de travailleurs en grande partie ignorants des us et coutumes nord-américaines.

Le système du *padrone*, ou courtier en force de travail émigrante italienne auprès des grands employeurs canadiens, prit tant d'ampleur qu'en 1904 un de ceux-ci, Antonio Cordasco, décida d'organiser une parade à Montréal à laquelle prirent part 2,000 émigrés. Non content de s'afficher si ouvertement, Cordasco tenait aussi des banquets pour asseoir son influence et publiait dans le *Corriere del Canada* des offres de recrutement pour ouvriers non-spécialisés. C'est d'ailleurs une erreur de jugement de la part de Cordasco et surtout la jalousie de ses concurrents italiens à Montréal qui suscitèrent la création, en 1904, d'une commission royale d'enquête sur les pratiques des « agences d'emploi émigrantes » dans la ville. Ce printemps-là, en effet, Cordasco avait prétendu pouvoir placer au Canada 10,000 travailleurs italiens grâce à ses liens auprès de la compagnie de chemin de fer du Canadien Pacifique. Si les emplois ne se matérialisèrent pas durant l'été, les émigrés eux étaient au rendez-vous tel que convenu et plusieurs centaines durent vivre de la charité publique pendant un certain temps à Montréal avant que la situation ne se clarifie.

---

1 Agents de change et banquiers improvisés.

2 Accueil de pensionnaires au sein de familles émigrantes contre rénumération.

Une des raisons pour lesquelles l'histoire émigrante italienne de Montréal apparaît si complexe est que la transition vers une société établie et permanente s'y fit dans un climat d'ententes verbales ou tacites entre travailleurs déplacés et intermédiaires, entre individus en transit et maisons d'hébergement temporaire. Harney, envers qui Ramirez et Del Balso reconnaissent une dette, avait bien vu qu'il nous faut avoir recours à plus que les statistiques officielles et les témoignages écrits : « There is, however, no 'interior' history of the migrants. We do not know their frame of mind, their levels of expectation, nor how long they intended to stay » (Harney 1978: 9). Plus loin il poursuit : « Such a study will require the use of oral testimony as well as a change in approach » (Harney 1978: 10).

Ramirez et Del Balso reconnaissent donc à Harney le mérite d'avoir le premier mis en relief, au sein d'une communauté émigrante, la différence fondamentale entre le processus de *sojourning* et celui de *settling*. Dans son article sur les modes d'hébergement des expatriés italiens à la phase de résidence temporaire, l'historien Harney nous rappelle constamment que sa méthode de travail est surtout basée sur l'entrevue personnelle avec des témoins historiques, et sur des récits de vie recueillis systématiquement autour d'une même période dans le développement de la communauté. Extraites de la conscience qu'ont de leur vécu irréductible les acteurs eux-mêmes, les données de Harney débouchent souvent sur une intimité et une « vérité » que ne peuvent appréhender les techniques de l'historiographie classique, surtout quand elles sont appliquées à un passé tout récent. Parlant des types d'arrangement résidentiel entre émigrés du tournant du siècle, Harney remarque : « Boarding then was a practical use of family and village ties as well as of certain qualities within the pre-industrial family itself. Historians have rarely felt that they could penetrate the complex nucleus of fellow-feeling and entrepreneurship in the relationship of relatives and fellow villagers who lodged together in North America » (Harney 1978: 20-21).

Pour ce qui concerne la période postérieure à l'adaptation première, les auteurs de *The Italians of Montreal* affirment que vers 1910 la communauté italienne entrait dans une phase finale de stabilisation. À partir de cette date, les familles dominent largement la population italienne de la ville et la proportion homme/femme tend ainsi à s'équilibrer de plus en plus. Cette fois, la majorité des travailleurs italiens de Montréal passent des emplois saisonniers à des formes de rénumération plus stables et moins liées aux chantiers de construction estivale. Or l'enracinement progressif n'empêche pas les migrants italiens de devoir continuer à compter sur des modes d'insertion économiques rattachées à leurs origines culturelles. Mentionnons entre autres la pratique de recevoir des chambreurs ou *bordanti* afin de mettre à contribution le travail domestique de la femme, ou l'habitude de cultiver des terrains vagues en bordure du bâti urbain d'alors qui s'arrêtait en gros au boulevard Jean-Talon.

Le résultat le plus direct et le plus visible toutefois de l'établissement définitif de la communauté italienne à Montréal reste la création du quartier italien du Mile End : « No social history of Montreal's Italian immigrants can afford to ignore what seems to have been one of the most significant illustrations of economic and cultural adaptation » (Ramirez et Del Balso, p. 23). C'est dans cet effort de reconstituer une *ambiente* que se situe le travail de réitalianisation de la communauté avec son réseau dense de commerces, de services professionnels, de familles d'accueil et de rapports sociaux de toutes sortes. Avec le surgissement, vers 1920, du « Little Italy » du Mile End, prend forme chez les Italiens de Montréal ce concept typiquement nord-américain d'ethnicité : « Here is how — therefore — the re-creation of the ambiente and the process of settlement were two sides of the same coin, and the extent to which kinship and peasanaria ties were at the base of socioeconomic arrangements and pratices which made for a more stable community life while at the same time functionning as mechanisms of social control » (p. 39).

Toutes ces recherches nouvelles amènent l'anthropologie québécoise au seuil d'une prise de conscience. Cette problématique des causes et conséquences des déplacements massifs de populations vers les zones industrielles nord-américaines, offre une excellente occasion de relancer la pratique anthropologique au Québec, surtout dans les milieux francophones où on ne s'est pas beaucoup soucié de ce type de phénomène socio-historique. Je crois qu'une anthropologie de l'exil et de l'ethnicité urbaine pourrait de surcroît intéresser plusieurs organismes subventionnaires et ouvrir un nouveau débouché à plusieurs chercheurs actuellement confrontés à un cul-de-sac sur le marché du travail. Nos méthodes de travail collent de très près à cette réalité de l'émigration et de la diaspora, et il suffirait de donner un vigoureux coup de barre du côté des matières enseignées dans les départements universitaires pour se retrouver en plein centre d'un débat qui atteint tout particulièrement l'histoire depuis quelques années. Pour ma part j'ai trouvé très enrichissant dans ma démarche un tel virage vers les conditions de vie urbaines et industrielles nord-américaines au point que, dans ce nouveau cadre, me sont apparues plus pertinentes les recherches anthropologiques sur les sociétés préétatiques. En fait il s'agit ici de susciter une anthropologie capable d'interpénétrer les autres sciences humaines fondamentales, surtout l'histoire, les études littéraires et l'économie politique.

Parmi les orientations premières de notre discipline au Québec et de sa recherche, devrait aussi figurer un certain sens de l'Américanité, ce qui englobe au premier chef les études sur l'ethnicité urbaine et sur l'émergence des différents nationalismes nord-américains. C'est ce que Harney appelle : « My cross-cultural approach » (Harney 1979: 12). Il ne fait plus aucun doute dans l'esprit de Ramirez et Del Balso – et c'est là une de leurs contributions majeures – que la trajectoire d'intégration au milieu nord-américain de douzaines de groupes d'origines nationales différentes, (la *Harvard Encyclopedia of American Ethnic Groups* en identifie 122) s'est faite selon des modalités sociales relativement semblables à long terme. Ultimement, les émigrants Italiens de Montréal traversèrent au cours de leur période d'acculturation, sensiblement les mêmes conditions socio-économiques que les Huttérites de l'ouest américain ou les Franco-Américains de Woonsocket. Souvent, dans leurs témoignages oraux, des travailleurs d'origines ethniques différentes nous renvoient à des préoccupations fatalement similaires face à leur ethnicité dite « marginale ». Pourquoi l'anthropologie ne serait-elle pas habilitée à contribuer à éclaircir la recherche sur ce paradigme fondamental de l'Américanité contemporaine ?

Je crois finalement qu'il serait essentiel dorénavant de contribuer à l'écriture d'une nouvelle histoire nord-américaine plus englobante, plus conscientisée à toutes les formes de clivages sociaux et culturels, plus anthropologique. Plutôt que de prendre d'assaut la démarche historique dans des buts strictement critiques, il serait plus créateur de l'investir, de l'intérioriser et de se l'apprivoiser. Malheureusement sous ce rapport, la plupart des programmes universitaires en anthropologie laissent de côté ou ignorent tout de la littérature récente sur l'ethnicité urbaine en Amérique et de la problématique du nouveau radicalisme en histoire industrielle et urbaine. Membres à part entière d'une communauté de chercheurs, nous n'entretenons que peu ou pas de contacts avec ceux et celles qui puisent dans les sources historiques ou dans les textes littéraires une compréhension des mouvements sociaux contemporains. Nous nous devons maintenant d'être aussi attentifs aux autres discours et disciplines en sciences humaines que nous l'avons été naguère aux sociétés pré-littéraires et pré-industrielles.

ARTICLE CITÉ

HARNEY R.F.
1978 « Boarding and Belonging : Thought on Sojourner Institutions », *Urban History Review*, no 2: 8-37.

Pierre Anctil
Institut Québécois de recherche sur la culture
Montréal

John L. COMAROFF (Ed.). : *The Meaning of Marriage Payments*. Academic Press, London, 1980, 264 pages.

Voici un livre très intéressant qui tente de faire le point sur la signification des prestations matrimoniales à la lumière de certaines données nouvelles qui forment la plus grande partie de l'ouvrage. Celui-ci s'ouvre sur une introduction méthodologique, théorique et critique signée par l'éditeur de cette collection d'études que suivent sept contributions particulières.

L'introduction se propose de faire le point sur les interprétations diverses données aux prestations matrimoniales par les structuro-fonctionnalistes, les marxistes et les structuralistes, d'en déceler les limites et d'élaborer une programmation. C'est la tendance structuro-fonctionnaliste qui reçoit la plus grande attention parce que ce sont ces interprétations qui ont donné lieu à la littérature la plus abondante. Les théories globalisantes sont examinées en premier et les positions de Spiro (approche coût/bénéfice), tant au sujet de la dot que du prix de la fiancée, sont contredites par plusieurs cas ethnographiques; les théories de Goody sur la dot et le prix de la fiancée sont, elles-aussi, contredites par plusieurs cas concrets et Comaroff n'a aucune peine à montrer que Goody réduit dot et prix de la fiancée à des ordres écologiques en employant des catégories analytiques mal construites. Mais les structuro-fonctionnalistes ont peu théorisé de manière globale; ils se sont surtout occupés d'interpréter séparément la dot et le prix de la fiancée. Discutant de la dot, Comaroff remarque que des généralisations tenaces sur l'absence de la dot en Afrique sont battues en brèche ainsi que l'idée, tout aussi tenace, que la dot est toujours une question de droits sur des propriétés. L'interprétation la plus courante du prix de la fiancée, qui implique des arrangements structuraux, la création de nouveaux statuts juridiques et une négociation politico-économique de l'affinité est aussi entachée d'exemples qui n'entrent pas dans ce canevas.

L'approche marxiste, vue par Comaroff, serait que le contrôle des aînés sur le prix de la fiancée « représente l'ontogénèse de la formation des classes »; les positions de Rey, de Terray, de Dupré et surtout de Meillassoux — à travers le cas des Gouro — sont rapidement examinées et critiquées. On aurait peut-être dû tenir compte du dernier ouvrage de Meillassoux, *Femmes, greniers et capitaux*, pour avoir une image plus juste de celui-ci, ainsi que de la critique de sa démonstration par Alain Marie. Quelques points aussi contestables dans la théorie de Meillassoux (i.e., que le prix de la fiancée consiste toujours en biens de prestige), auraient pu être soulignés. Bien que la critique de Comaroff soit intéressante, et assez convainquante, il est bien clair qu'il est moins à l'aise dans ces eaux-là que dans celles du structuro-fonctionnalisme.